

dre plus au sérieux ceux qui mettent Jules Verne en pratique, et nous savons qu'ils ne font pas précisément là des voyages à dormir debout. Car ces excursions sont bien les plus redoutables et les plus effrayantes que puisse concevoir l'imagination de ceux qui restent (et qui ne sont pas les plus à plaindre).

S'il était permis, en effet, de comparer entre elles les solitudes tropicales et les régions arctiques et antarctiques, d'établir, en guise de fantaisie ingénieuse et littéraire, une façon de parallèle artificiel entre les dangers équivalents et divers qu'y affrontent, chacun de son côté avec un égal courage, les missionnaires du Sable et de la Neige, les Africains et les polaires, les héros des deux Saharas, celui de la glace et celui du feu, des deux soleils, celui de midi et celui de minuit, des deux royaumes, celui de la soif, sans eau, et celui de l'eau où le sol, la hutte, la poussière, le grésil, le flocon, la stalactite, les brouillards, l'air, le ciel, tout est eau, rien que d'eau... ; oui, s'il était possible de peser les pour et les contre de ces deux terribles pèlerinages vers une même étoile, et qu'il fallût choisir, je ne sais pas, la mort dût-elle être à l'extrémité des deux routes, si le plus grand nombre de ceux qui vont partir, ayant fait d'avance leur sacrifice, ne préféreraient pas au chemin glissant des ténèbres le calvaire aveuglant du feu.



Le feu, c'est, en effet, la vie, et l'on meurt plus en beauté dès qu'on meurt en clarté.

Périr dans la lumière est une apothéose.

Plutôt que la sinistre noyade, où il semble que l'esprit, enfermé dans le sac du corps, s'enfonce et descende aux glauques abîmes, qui n'aimerait mieux, mille fois, l'incendie et le bûcher sublime d'où l'âme s'échappe et se disperse dans un bouquet d'or, sur l'aile bleue des fumées? L'onde la plus limpide purifie moins que le feu; il est fougueux, noble, divin. Les flammes montent toujours. L'eau coule ou tombe.

Aux régions tropicales, embrasées de rayons solaires, lavées de pluies chaudes et bruissantes de mille rumeurs, on s'abat, en pleine lutte, comme sur un champ de bataille. Aux steppes du Pôle, on se couche, engourdi, dans un cimetière, sous un ciel de Josaphat, et l'on meurt du froid de l'éternité, dont on a déjà, par avance, — au cours d'une agonie longuement variée, — subi toutes les questions et les tortures lentes. Oh! la désolation des blêmes crépuscules et des nuits de six mois! l'intolérable et tragique silence de ces ténèbres, infinies et inanimées!

“On se croit transporté, a écrit le navigateur Parry, en dehors du domaine de la vie; ces mornes et sombres déserts paraissent comme des espaces incréés, que Milton a situés entre l'empire de la vie et celui de la mort.”

Comment la raison humaine résisterait-elle à l'assaut de pareils effrois? Par quel double miracle le cœur continue-t-il de battre et le cerveau de fonctionner à ces heures funèbres où tout se gèle: l'haleine, les sons, les pensées, les rêves, les espoirs? Vous souvient-il des récits de Nansen, qui semblaient des épouvantes inédites d'Hoffmann ou d'Edgar Poë? Les semaines entières passées avec son compagnon dans un mutisme obstiné, haineux, et puis, tout à coup, les conversations forcées, le flux de mots, les répétitions mécaniques de phrases sans suite pour recouvrer l'usage de la parole; ces nuits, où, sur la croûte de glace qui formait le plafond de leur étroite tanière, ils écoutaient souffler et grogner d'envie les ours qui les flairaient en grattant; et les gammes du froid, les sommeils transis, dont on souhaite ne pas se réveiller, la nourriture de graisse et d'huile, et la course folle de ces pauvres paquets de fourrures durcies, qui sont des hommes, emportés dans une vision de ballade lunaire, au galop de chiens fantômes... Sous le plomb d'un ciel étamé, dans le jaillissement de la neige, le traîneau glisse et disparaît sans bruit... On dirait des fantômes qui fouaillent des quadriges de loups... Et, à l'étape, il faut abattre soi-même, écorcher et dévorer